

LIVRES

Eylau, morne plaine

Il y a des buts de voyage, comme il y a des buts de guerre. Lorsque Jean-Paul Kauffmann part pour Kaliningrad avec sa femme et ses fils, chaperonnés par Julia, jolie guide au « rire flûté », c'est pour découvrir le champ de bataille d'Eylau, où les armées de Napoléon et celles du tsar se sont affrontées avec une violence extrême, le 8 février 1807.

Eylau ? Absente du roman national. Gommée. Seul Victor Hugo, dans *La Légende des siècles*, la sort de l'oubli, dans un hommage à son oncle Louis-Joseph, capitaine au 55^e de ligne. « On se massacrait ; rien ne semblait décidé / La France jouait là son plus grand coup de dé / Le bon Dieu de là-haut était-il pour ou contre ? » Pourtant, cette bataille d'un dimanche, comme Bouvines, a été gagnée à l'arraché, grâce à « la plus spectaculaire charge de cavalerie des guerres napoléoniennes », conduite par Murat, avec sa toque à plumet blanc, et ses 12 000 cavaliers. Puis l'arrivée de Ney, en retard. Gagnée ? A la Pyrrhus. Il faudra la bataille de Friedland, le 14 juin, pour contraindre les Russes à signer la paix.

Eylau annonce l'irruption de la guigne, de la poisse, de la *mala parte*, chez un général chanceux. « Je calcule sur le pire », disait le Grand Prestidigitateur (Michelet). Pas assez, cette fois-ci. Eylau ou le « premier grand accident du règne, la fracture occulte de l'Empire, l'entaille secrète », écrit Kauffmann. Un détail ne trompe pas, la couleur de *Napoléon sur le champ de bataille d'Eylau*, la toile du baron Gros, au Louvre. Malgré le blanc entêtant de la neige, la toile est noire de nuages, de cadavres et de mauvais présages. Ce « cimetière ensanglanté » annonce « le futur désastre de la Russie », dit encore Sainte-Beuve.



NAPOLEON SUR LE CHAMP DE BATAILLE D'EYLAU (DÉTAIL), PAR ANTOINE JEAN GROS / BRIDGEMANART.COM

La terrible bataille des armées napoléoniennes est pour Jean-Paul Kauffmann une invitation au voyage intérieur. Mélancolique comme une victoire au goût amer.

Par **Emmanuel Hecht**

reconstitution de la bataille, avec shakos, bonnets à poils, colbacks et autres, sous la houlette du grand historien russe Oleg Sokolov (*Le Combat de deux empires*, Fayard), aide à se figurer la morne plaine. Et à s'interroger. Car Eylau est le dernier combat du *Colonel Chabert*, de Balzac. Déclaré mort après avoir eu le crâne fendu par un sabre russe, il réapparaît sous la Restauration. C'est un revenant, un survivant. Comme Jean-Paul Kauffmann, qui fut entre les mains de geôliers au Liban, pendant trois ans. Les disparus, ce sont aussi deux grognards de son village natal, Saint-Pierre-la-Cour (Mayenne), François Blot et Jean-Louis Jamin, morts dans leur vingt-deuxième année, et tous ces officiers tués au combat, le général d'Hautpoul en tête, solide et fin comme le château-de-salettes, un vin rouge de Gaillac.

Outre-terre est un livre métaphysique grimé en récit de voyage, une reconstitution prétexte au ressassement et un style fluide en guise d'ultime élégance, lorsqu'il ne reste plus que cela. ●

Outre-terre, par Jean-Paul Kauffmann.

Equateurs, 332 p., 21,90 €.